

ÉCRIRE SON PRÉNOM

Cécile R.

raconter la vie

- Vous savez un peu lire ou écrire le français ?
- Non.
- Vous savez lire ou écrire une autre langue ?
- Non.
- Vous n’avez jamais appris à lire et écrire ?
- Non.
- Vous n’êtes jamais allé à l’école ?
- Non.

Cela fait quelques semaines que j’anime chez Emmaüs des cours de français. Les « élèves » sont des adultes compagnons ou salariés de la communauté. Des migrants, venus de pays africains, d’Haïti ou du Cambodge, capables de tenir une conversation en français, mais avec des difficultés à l’écrit. Tous maîtrisent au moins l’alphabet. Certains se repèrent au son pour deviner lettres et syllabes. D’autres, ayant suivi une scolarité jusqu’au lycée dans un pays francophone, connaissent grammaire et vocabulaire, mais peinent à les utiliser.

Nous ne faisons pas que lire et écrire. Je les aide à se sentir autonomes dans la société française (francilienne plus précisément) d’aujourd’hui. Savoir se rendre d’un point à un autre en métro, comprendre un dépliant de l’administration, avoir une représentation mentale de la France, du monde, maîtriser les additions et les soustractions : ils n’ont pas tout à apprendre, loin de là. La plupart sont installés en France depuis de nombreuses années. Mais nos échanges leur permettent, il me semble, d’organiser leurs connaissances et de mieux savoir les exploiter. De souhaiter également les développer.

Tout cela, il m’a fallu quelques séances pour le comprendre, pour le mettre en place aussi, à partir de leurs niveaux très disparates. Mais le cours est bien installé quand arrive, un matin, ce nouvel élève : un homme grand à l’air timide. Il me dit son prénom, mais je ne le comprends pas. Il parle très bas. De quel pays vient-il ? Depuis combien de temps vit-il en France ? Je ne saisis pas ses réponses, je n’ose pas lui demander de répéter. Le cours

est commencé depuis quelques minutes, je ne veux pas faire perdre du temps à tout le monde : je lui propose donc de s'installer.

Quand enfin je peux me consacrer à lui, je ne sais plus comment entamer le dialogue. Je suis gênée de ne même pas avoir saisi son prénom. C'est absurde. S'il était, par exemple, américain, je lui demanderais de répéter autant de fois qu'il le faudrait, en me moquant peut-être même de son accent. Mais, là, je me l'interdis, avec le sentiment, sinon, que je l'insulterais. Alors je parle, je parle. Je lui explique en quoi consiste le cours. Les horaires. Ce que nous allons faire ensemble. Ce que j'attends de lui... Il m'écoute. Il a gardé sa veste et son bonnet. Il est assis les bras croisés. Il ne dit rien. Tant pis, nous allons directement entrer dans le vif du sujet. Je lui demande donc dans quelle mesure il sait lire et écrire le français. Et cette fois-ci je comprends immédiatement ses réponses. Il n'a aucune connaissance de l'écriture, quelle qu'elle soit.

Les cours de français, ce n'est pas mon métier. Je suis, disons, spécialiste de l'écriture, dans l'édition et la formation. Cette année correspond pour moi à une transition et je la consacre en partie au bénévolat. C'est ainsi que je donne une fois par semaine deux heures de cours chez Emmaüs.

J'aime aider les gens à se sentir plus riches, plus talentueux, plus armés. Je me vois comme une accoucheuse : je suis heureuse quand j'ai accompagné l'accomplissement d'un projet, d'un désir, d'un besoin. Cette mission qui consiste à transmettre des outils utiles à l'autonomie individuelle me correspond bien.

Mais je n'ai rien d'une enseignante. Je ne sais pas comment on apprend à lire et à écrire. Encore moins à un adulte.

Avec ce nouvel élève, je n'ai donc aucune idée de la façon de m'y prendre. Je comprends en tout cas que ce n'est plus le moment de tricher. Je lui redemande son prénom. Je ne suis toujours pas sûre de saisir : faut-il entendre des « r » ou des « l » ? Sait-il écrire au moins son prénom ? Non. De quel pays vient-il ? Cette fois-ci je comprends : Côte d'Ivoire. Depuis combien de temps est-il en France ? Neuf mois. Quel âge a-t-il ? 35 ans. J'écris les lettres de l'alphabet : les reconnaît-il ? Quelques-unes.

J'ai le sentiment, pour la première fois de ma vie, d'un fossé infranchissable entre un autre être humain et moi. Bien sûr, s'il s'agissait que nous riions, que nous mangions, que nous dansions ensemble, ce fossé serait comblé.

Mais le motif de notre rencontre, aujourd'hui, c'est l'écriture et la lecture. Et je suis sidérée de découvrir que sur ce plan rien, absolument rien, ne me permet d'entrer en contact avec lui. Je me résous à me concentrer sur quelques lettres de l'alphabet, et à les lui faire écrire en ligne. Je dois m'occuper aussi des autres élèves. Mais je lui demande, pour la prochaine fois, d'apporter un papier, d'Emmaüs par exemple, où seraient écrits son prénom et son nom.

Il s'appelle Moriféré. Le cours suivant, je peux enfin l'écrire pour lui, lui épeler les lettres, lui demander de l'écrire encore et encore. De nouveau, il n'a enlevé ni sa veste ni son bonnet. Mais il s'applique. Cependant, quand je cache le modèle, il oublie une ou deux lettres, alors on reprend à zéro. Je lui propose de signer lui-même la feuille d'émargement.

Je suis incroyablement heureuse pour lui. Et pour moi sans doute. Je trouve cela merveilleux d'avoir accompagné quelqu'un, un adulte, qui apprenait à écrire son prénom. C'est à mes yeux un moment très fort. Lui ne manifeste aucune émotion. Je ne peux pas savoir s'il éprouve de la satisfaction, de la fierté. S'il est trop timide pour exprimer de tels sentiments. Ou si, tout simplement, cette étape est pour lui dépourvue d'intérêt. Suis-je en train de plaquer mes schémas sur lui ? Savoir écrire représente-t-il nécessairement un progrès ? Dans quelle mesure avons-nous sur ce plan les mêmes valeurs ? Moriféré ne me fournit aucun indice pour en juger.

À raison de deux heures par semaine, au milieu d'autres élèves d'un niveau différent, je me dis qu'il va lui falloir des mois (s'il ne se décourage pas avant) pour assimiler l'alphabet et l'écriture syllabique. Ce serait plus rapide, bien sûr, s'il travaillait un peu de son côté entre deux cours : mais c'est à lui d'en décider.

Je prends donc le parti de lui faire apprendre par cœur quelques mots et phrases types, qui le concernent : « Je m'appelle Moriféré », « Côte d'Ivoire », « J'ai 35 ans », etc. Je pense aussi aux documents administratifs qu'il pourrait avoir à remplir. Je lui demande donc sa date de naissance. Il me regarde interloqué. Oui, quand est-il né ? Il a 35 ans. D'accord, mais quand tombe son anniversaire ? Encore plus surpris... De nouveau, un fossé entre nous. Nous sommes certes différents sur de nombreux points. Reste que lui comme moi sommes nés à un moment de l'année, s'inscrivant dans des cycles : des fêtes, des saisons, etc. Ce fossé n'a aucun lieu d'être. Cette fois-ci, je refuse de renoncer à savoir, à comprendre. Je lui explique donc ce

qu'est l'anniversaire : la célébration d'une naissance, tous les ans... Il sait bien, mais chez lui on ne fait pas ça. Bon. Mais quand est-il né ? Est-ce qu'il pleuvait ? Est-ce qu'il faisait chaud ? Alors que je pose ces dernières questions, je me rends compte que je n'ai aucune idée des saisons en Côte d'Ivoire : même s'il me dit qu'il faisait très chaud, je resterais incapable d'associer cette indication à un mois de l'année... Quoi qu'il en soit, Moriféré ne sait pas me répondre. Une fois de plus je laisse tomber. « Vous avez peut-être un document où c'est écrit. Vous l'apporterez à une des séances ? » D'accord.

Les cours à Emmaüs, c'est, humainement, une des expériences professionnelles les plus riches que j'ai vécues. Le trajet pour me rendre au dépôt, par le RER, puis à pied jusqu'à une zone industrielle, n'a rien d'attrayant. Mais j'ai à chaque fois le sentiment d'une évasion. Mes échanges avec les personnes qui suivent le cours vont, je le sais, à la fois me nourrir et me bousculer dans mes certitudes. On peut me rétorquer que c'est facile pour moi de trouver tout cela attirant, moi la Parisienne bien logée pour qui cette plongée dans le monde de l'exclusion reste un choix. C'est vrai, et je mesure à Emmaüs à quel point je suis privilégiée. Mais je refuse cette culpabilité-là. Elle fait surtout le jeu, je crois, des communautarismes.

Avec Moriféré, je comprends que je ne suis néanmoins pas à l'abri de toute culpabilité. Celle qui me paralyse face à lui procède de siècles de racisme et de colonialisme. Et l'inquiétude que « différent », dans ma bouche, prenne à ses oreilles le sens d'« inférieur », ou qu'il interprète mes incompréhensions comme du mépris. Mais, par ailleurs, spontanément, je dirais que c'est « mieux » de savoir écrire. Tout cela se mélange dans ma tête. Et m'empêche de discuter simplement avec lui de nos différences de cultures.

Comme souvent lorsqu'on s'applique à bien faire, je commets toutes les gaffes. Et je me découvre pétrie des pires a priori.

– Les catégories homme/femme. A lui comme aux autres élèves, j'achète un cahier d'écolier. Mais comme il est arrivé après les autres, il ne reste plus qu'une couleur de couverture : rose. Je m'excuse en lui remettant l'objet qu'il soit de cette couleur. Il s'en moque complètement !

– L'Afrique, ravagée par les guerres. Sur des exercices que j'ai récupérés sur Internet, des dessins permettent d'identifier des mots pour chaque lettre :

un ananas ou un âne pour le « a », un ballon pour le « b », etc. Certains me paraissent très éloignés de l'univers de Moriféré et je passe vite. Mais d'autres, beaucoup plus immédiats, et je m'y arrête : ainsi un soldat pour le « d »...

– L'enfance nécessairement malheureuse. Même exercice sur les lettres de l'alphabet : pour la lettre « f », une famille tout sourires. Cette image, tout à coup, me semble indécente, et je passe à la suite.

Séances, lettres, syllabes, mots, lignes se succèdent. Je ne sais pas qui, de Moriféré ou de moi, apprend le plus de l'autre. Je fais aujourd'hui le récit de cette expérience et de ce qu'elle éveille en moi. Il a demandé, à la fin du dernier cours, à pouvoir emporter son cahier.